



N° 78/06 - 25 avril 1978

UNE DEMARCHE DE FOI CHRETIENNE DANS LE DIALOGUE AVEC L'ISLAM CONTEMPORAIN

J.-G. MAGNIN

Le 23 décembre dernier mourait à Rome (Clinique Salvator Mundi), le Père Jean-Gabriel MAGNIN, après avoir "servi" la cause du Dialogue islamo-chrétien à Tunis, de 1939 à 1975 (IBLA), et à Rome (IPEA), de 1976 à 1977. Né à Ecully (Rhône), le 5 août 1910, ordonné prêtre à Lyon le 29 juin 1933, il avait quitté ensuite le "service paroissial" pour rejoindre les Pères Blancs à Tunis en 1939 et leur être définitivement agrégé en 1941. Pendant plus de 35 ans, cet "honnête homme" qui était aussi un "prêtre dévoué" de culture raffinée et de foi profonde, a su mettre son intelligence et son cœur au service de la Revue IBLA, de ses amis musulmans tunisiens et de tous les Chrétiens qui, hôtes en Tunisie, étaient soucieux de collaborer et de dialoguer avec les "fils de la maison". "Excellent chroniqueur" de la vie tunisienne dans la première, compagnon efficace et ami docile auprès des seconds, "maître spirituel" qui se laissait enseigner et écouter des troisièmes, Jean-Gabriel MAGNIN nous a laissé, dans le dernier article rédigé par lui et publié dans Axes (juin-juillet 1976, pp. 40-51), le meilleur de sa pensée et la substance de son expérience : les lecteurs de Comprendre pourront le considérer comme le "testament" de l'un des témoins actuels du Dialogue islamo-chrétien, en méditer le contenu et en prolonger la réflexion, sans oublier de remercier Dieu de leur avoir donné, dans ce témoin, quelqu'un qui a accepté d'être "configuré" au Verbe (J. G. MAGNIN savait parler de Dieu) incarné (rien de ce qui était humain, arabe, musulman ne lui était étranger) et crucifié (il a supporté, dans le silence et l'offrande, une polyarthrite chronique évolutive) : personne ne doutera qu'il ne participe déjà aux joies de la Résurrection du Christ Jésus qu'il a tant aimé et dont il fut le serviteur fidèle.

Que la rédaction de la revue Axes soit ici remerciée pour nous avoir aimablement autorisés à reproduire l'article du Père Jean-Gabriel MAGNIN.

"La religion divise, seul l'athéisme nous réunira" : dans la bouche du dirigeant de jeunesse maronite qui, en 1972, exprimait ainsi sa déception, c'était le constat désespéré d'une faillite. En ce pays de diversité religieuse multiséculaire, les Libanais avaient su organiser un mode de convivance, entre Musulmans et Chrétiens, qui eut ses mérites. Ce jeune homme l'avait-il pressenti ? Nous le voyons aujourd'hui sombrer dans les événements que l'on sait. On sait aussi que, dans l'impasse, les solutions recherchées n'évitent pas un dilemme redoutable : "sécularisation" ou relèvement des frontières confessionnelles. Nous n'épilouterons pas ici sur l'un ni l'autre de ces deux termes; nous voudrions plutôt souligner qu'il y avait aussi autre chose dans le propos désespéré de ce jeune : une nostalgie de rapprochement vrai, d'unité profonde entre croyants. C'est elle qui doit être recueillie, comme un signe, en vue des reconstructions à venir, des rapprochements espérés. Ne rejoint-elle pas une transformation significative des mentalités, facilement observable dans les milieux les plus divers : chrétien ou musulman, l'homme de la rue, aujourd'hui, pense d'instinct que l'idée de Dieu doit rapprocher, non opposer. Ses ancêtres prenaient les armes dans un geste d'héroïque obéissance à Dieu; pour lui au contraire, la guerre religieuse serait le pire des crimes : les exemples venus d'Irlande ou du Liban font scandale.

Une autre voie est possible. Sans le vouloir déprécier en aucune façon, nous restons ici délibérément en dehors du politique; mais il est permis de penser que les vraies solutions de demain se préparent aujourd'hui par le travail spirituel qui s'effectue au cœur des hommes. Entre monde musulman et monde chrétien, ce qui a été expérimenté jusqu'à ce jour restait tributaire (de part et d'autre) de stricts conditionnements liés à la structure traditionnelle des deux sociétés. En défaisant celle-ci, la modernité ouvre la porte à des orientations très nouvelles. Si important soit-il, le phénomène de la sécularisation n'en est qu'un aspect. Il ne doit pas dispenser de se demander ce que la foi a à dire dans les processus en cours. D'ailleurs, en fait, elle a déjà parlé; un dialogue islamo-chrétien existe, dont le bilan a pu être tracé (1). Nous voudrions seulement, dans les pages qui vont suivre, avancer quelques réflexions sur les évolutions qui le rendent possible après tant de siècles, avant de proposer deux exemples - pris dans le secteur qui revient aux Chrétiens - du genre de travail spirituel indispensable à son succès.

En marge de la Rencontre islamo-chrétienne de Tunis en novembre 1974, l'un des principaux promoteurs de ce dialogue, M. M. Talbi, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres eut ce mot qui nous sembla aller au fond des choses : "Oui, pendant des siècles, nous avons vécu dans des sphères théologiques d'exclusion... ". Le demi-sourire qui accompagnait ce propos évoquait à la fois le constat résigné, mais désolé; de ce qui fut inévitable, et une espérance dans l'avènement, déjà constaté, de temps meilleurs.

On ne saurait mieux dire, et ceux à qui il a été donné de vivre un peu longuement aux frontières de ces deux univers de foi et d'humanité n'y contrediront pas. Sans méconnaître que d'autres exemples venus d'ailleurs pourraient être fournis, sans ignorer non plus les risques de telles vues générales, on peut tenter une rapide évocation de ces trois caractères qui définissent un passé. Du moins en ses causes : car, des effets, on parlera longtemps encore...

Sphères ? Pendant les siècles de la Tradition, le Musulman et le Chrétien ont donc vécu l'un et l'autre au sein d'un système de pensée et de vie complet, qui englobait et assumait dans une synthèse homogène et cohérente tous les éléments de son existence. Réponses aux questions fondamentales, règles du bien-vivre, solidarités humaines. Réponses lumineuses, règles bienfaisantes, solidarités efficaces, elles ont obtenu de lui un assentiment foncier, indiscuté, qui profita à chaque pièce de l'ensemble, par la médiation de cette globalité. Elles ont fondé, justifié, resserré le sentiment et les liens d'une "appartenance" à un groupe humain différencié de tous les autres et séparé d'eux par une spécificité essentielle. Que cette appartenance se soit trouvée ventilée en sous-appartenances de familles, de clans, de tribus, de races, voire de cultures, d'intérêts économiques, qu'elle ait connu ses vicissitudes avec les querelles intestines de la pensée ou de l'histoire, n'a guère altéré sa force. Bien des fissures se sont ressoudées, au cours de ces siècles où la Tradition gardait tout son empire.

Car ces sphères étaient essentiellement des sphères théologiques. Créatrice, inspiratrice, gardienne, la religion y était omniprésente. Si la chose est vraie de toute société vivant d'une tradition, elle le paraît éminemment de l'Islam et du Christianisme rattachés l'un et l'autre à un événement fondateur qui porte un nom, a une histoire et développe un projet dans lequel chaque membre de la collectivité, par sa foi, vient inscrire son propre destin. Il était donc dans la nature des choses, par exemple, que les échanges subissent son contrôle comme la diplomatie, que l'écrit accepte sa tutelle, que les guerres de la collectivité, de quelque façon, soient saintes. Car toute pensée, tout agir, toute structure recevaient une garantie divine de leur conformité à ses préceptes, et bénéficiaient en retour, de son prestige. Toute entière, l'existence de l'individu comme celle du groupe se situaient sous l'injonction d'En-Haut, et les conduites aberrantes ou contestatrices portaient ipso facto l'opprobre et le stigmate du péché. Quelles qu'aient pu en être parfois les équivoques possibles, toute forme de fidélité (au père, au prince, aux principes) furent donc fidélité à Dieu. Elles en reçurent un caractère éminemment sacré.

Dès lors : sphères théologiques, d'exclusion. Rassemblé par l'identité, inlassablement ressourcé aux mêmes eaux originelles, le système élaborait donc pendant les siècles les frontières culturelles et géographiques dont il avait besoin. Même intérieures : les minorités discernées par une autre foi (ghettos d'Europe, dhimmî-s en Islam) restèrent un corps étranger enclavé dans l'ensemble, et elles devaient l'être. Il était inévitable, pour l'efficacité de leur force structurante, qu'elles soient d'autant plus étanches que la société avait conscience de son caractère sacré. La mentalité moderne aperçoit aussitôt ce qui est devenu pour elle un drame : les fidélités les plus respectables engendrant les incompréhensions les plus radicales, voire les conflits les plus durs, au nom des appartenances les plus naturelles et les plus hautes...

Par ailleurs, la force centripète inhérente au système tendit sans cesse à marginaliser l'Autre : supposée ou expérimentée, la Différence diffractait sur lui comme une aura de réprobation. Elle suspectait tout ce qui pouvait venir de son côté : modes de vivre et de penser, valeurs, institutions, etc. Car une notion de Vérité conçue comme un tout communiqué d'En7Haut ne se partage pas. Et l'homme ne se divise pas en secteurs : la notion de liberté rattachée à l'idée de personne humaine, indépendamment de la foi vécue par un individu, est incompatible avec la notion séculaire de Tradition. La solidarité dans la foi entraînant et contenant toutes les autres, la communauté ne peut tolérer en quelqu'un de ses membres une dissociation plénière entre elles (par exemple entre foi et allégeance politique). Une "double appartenance", pour un citoyen à part entière est impensable : qu'on se souvienne de l'Affaire Dreyfus. On ne s'étonnera pas que la notion de "liberté religieuse" au sens actuel du mot ne soit entrée dans le bagage de l'Eglise catholique romaine qu'au Concile de Vatican II.

Faut-il rappeler ici comment la modernité corrode tous les jours davantage chacune des pièces dont les siècles passés avaient bâti un tel édifice ? En son centre, elle attaque l'une après l'autre les structures qui en faisaient la globalité. La famille devient couple; clans, tribus, villages, régions, voient fondre leur autonomie au sein et au profit de la Nation. En son cœur, l'influence religieuse jadis partout présente recule devant une autre culture, toute basée sur la science et la technique. Selon sa fonction, l'esprit critique y conteste, demandant des comptes à la foi elle-même. L'érosion du langage religieux est le signe évident d'un transfert : l'homme habite de moins en moins l'univers mental de sa foi (même s'il l'a gardée) et de plus en plus celui que sa raison lui bâtit pour des fins toutes terrestres. Sur la périphérie, enfin, l'évolution perméabilise toutes les frontières : voyages, longs séjours à l'étranger, communication profonde des cultures, des sommets de la recherche scientifique mondiale jusqu'à la dissémination de l'information, au niveau des masses, par le canal des media.

On n'en déduira pas que le passé est fini : les résistances sont tenaces; et elles ont leurs chances, là où il leur incombe de préserver ce qui doit l'être. Ainsi, le "sentiment d'appartenance" à un groupe humain, indispensable à l'existence de toute personne humaine, peut perdre la force des médiations très proches de lui qui l'avaient longuement dynamisé (famille, tribu, etc...). Mais il se retrouve au niveau de la Nation. L'intensité des ferveurs régionalistes qui marque la vie de pays considérés comme "avancés" sur la voie de leur unité, signifie clairement sa nécessité, pour la permanence d'une "authenticité" en dehors de laquelle la personnalité se dissout. Mais, s'il ne peut disparaître, il distend ses exigences à l'intérieur d'un cadre élargi, et les transforme. Devenu sentiment national, il peut garder et garde en effet (même dans le cas de la vieille Europe ex-chrétienne) une saveur religieuse. Cependant, une telle métamorphose, en élargissant ses exigences à un cadre plus vaste, les transforme et les affaiblit au profit de celles que l'individu ressent devant sa propre conscience.

Mais il est bien d'autres domaines en lesquels ces résistances, toujours vivaces, nous empêchent de mettre les "sphères théologiques d'exclusion" tout à fait au passé. Si puissantes que soient les évolutions en cours, les forces d'inertie le sont plus encore, et les mentalités collectives manifestent toujours un décalage par rapport aux situations de fait. Cependant, larges et irrémédiables, leurs fissures ouvrent désormais à la foi des croyants la voie de tâches nouvelles où son rôle s'avère essentiel et irremplaçable. Désormais, il s'agit moins de conserver ou de rétablir un Ordre dont, à l'âge d'or, les glorieux ancêtres auraient élaboré la formule. Dans le monde très différent qui est le nôtre, il incombe à la foi de tracer les voies d'une authentique fidélité aux grandes inspirations d'un héritage spirituel inchangé, de faire surgir un homme nouveau pour ce monde nouveau, mais qui demeure le fils légitime dans sa lignée. Une conception plus humble, mais non moins stricte de la vérité nous interdit d'absolutiser aucun héritage comme détenteur unique et exclusif du Vrai et du Bien. Dès lors, élargi aux dimensions de la famille humaine tout entière, notre "sentiment d'appartenance" reconnaît un certain privilège à l'expérience spirituelle de l'individu par rapport à celle que vécut et vit encore notre communauté de foi.

La nécessité du dialogue, dans ces deux faits, trouve ses raisons et ses racines. Dépasser les incompréhensions et les préjugés façonnés par les siècles, faire tomber les défiances, désacraliser les oppositions, en allant à la rencontre de l'Autre par souci de vérité, de justice et de respect mutuel; et, au-delà de ce déblaiement préalable, établir une certaine communion dans la démarche de foi (et pas seulement dans le partage des éléments communs qui auront pu être découverts), tels sont les objectifs que nos temps lui assignent. Sans illusions, certes, sur les dimensions de la tâche ni sur sa durée probable; sans concessions aux équivoques des divers syncrétismes ni aux faux-semblants des équivalences douteuses, mais seulement dans l'espérance indéfectible en une convergence dont nous n'exigeons pas de connaître les aboutissements possibles pour aller de l'avant.

On le voit, il ne s'agit point ici d'un chemin de facilité. Nous voudrions maintenant souligner ce qui nous en paraît le plus ardu : la nécessité de se remettre soi-même en cause, si on veut aborder le partenaire dans le sentiment d'impartiale disponibilité sans lequel le dialogue ne saurait être un service commun de l'unique Vérité. Ne pensons pas seulement ici aux obstacles encore externes que sont les préjugés dénoncés plus haut. Il faut envisager aussi l'enveloppe culturelle dont le temps a entouré l'objet de la foi elle-même. Les controverses du passé s'en sont emparées pour durcir des oppositions : bien souvent, il faudra que le contact s'établisse dans l'intime de la démarche où la foi cherche une meilleure intelligence d'elle-même, en quête de son propre progrès, pour que l'échange avec l'interlocuteur ait enfin sa chance. A condition, bien sûr que lui-même soit en cours d'une semblable démarche.

Faisons-en la remarque : ceci vaut pour tous les types de relations entre Musulmans et Chrétiens : contacts épisodiques ou amitiés nouées en Europe, avec des immigrés, à quelques catégories sociales qu'ils appartiennent, - ou convivance prolongée en pays musulman, pour coopération ou affaires. La démarche que nous allons essayer de décrire sur les deux principaux points de controverse - l'Incarnation et la Trinité - est ici citée pour sa valeur d'exemple et de suggestion. Elle définit, nous semble-t-il, un esprit.

Il va sans dire que nous n'aborderons que le travail qui incombe "à la conscience chrétienne rencontrant une foi musulmane de niveau similaire. Aux Musulmans et à eux seuls appartiendrait de tracer l'itinéraire symétrique : cela relève de l'évidence.

Quand il entre en relation avec un ami ou un milieu musulman, c'est dans sa foi au Christ Verbe incarné que le Chrétien se sent le plus radicalement contesté. Ici, la négation de l'Islam lui apparaît en sa radicalité : prophète éminemment respecté. Jésus "n'est pas Dieu" pour autant. Sa sainteté exceptionnelle, le rôle de premier plan crui lui est reconnu dans les perspectives eschatologiques de l'Islam le laissent subordonné à Muhammad venu après lui et "sceau" de la Prophétie. Plus généralement et plus profondément encore, l'Islam refuse toute communication de Dieu au monde humain en son être profond, comme indigne de Lui. Seule est "descendue" sur terre sa Parole parlée : le texte du Livre.

Constatons que, dans la quasi-totalité des cas, le laïc chrétien porte sa foi dans une conception très culturellement marquée, qui va précisément compliquer les difficultés de sa communication avec le Musulman. De plus, il lui est peu familier d'admettre la pluralité de théologie - ici de christologies - qui ont été utilisées par le monde chrétien, selon les circonstances de temps et de lieux, pour exprimer la même foi en Jésus Fils de Dieu. Jusqu'aux précisions laborieuses de Chalcédoine (451), Antioche ne disait pas tout à fait Jésus-Christ comme Alexandrie, ni, dès avant, les écrits johanniques comme les épîtres de Paul. Légitiment : face au mystère (puisque l'homme y rejoint Dieu Lui-même) l'expression parfaitement adéquate est impossible, et l'approximation la meilleure dépend des possibilités d'un langage que conditionnent les temps, les lieux voire la controverse du moment, comme le montre éloquemment l'exemple de Paul lui-même.

Il n'est certes pas question ici de brader inconsidérément le précieux et laborieux apport du passé : partout et en tous les siècles, l'Esprit a parlé aux Eglises (Ap. 2, 11). Le Christ de notre foi actuelle reste celui de Chalcédoine : "un seul et même Christ Seigneur, Fils Unique, que nous devons reconnaître en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation". Cependant, si on ne dispose que d'une christologie "descendante" (2), comme celle du Prologue du IV^e évangile, on s'expose à voir la conversation bloquée dès les premiers mots. Une telle manière de faire, d'ailleurs, reposerait sur une grave équivoque : Chalcédoine est un aboutissement. Un échange avec un non-Chrétien reste un commencement. Aux Apôtres eux-mêmes, il ne fut pas demandé dès la première heure, ni la plénitude d'une vue de foi, ni la perfection de son expression. Il faut y revenir : une démarche doit être respectée dans sa progression. Et ceci n'a rien de malaisé pour le Chrétien qui a su adopter pour lui-même la représentation d'une "théologie ascendante" de l'Incarnation. Son langage respectera d'emblée les étapes indispensables à tout interlocuteur non-initié.

Ayant refait, avec l'exégèse contemporaine la découverte du "Jésus de l'Histoire", tel que l'ont connu, entendu et aimé les Témoins, il saura évoquer d'abord un visage du Juste et du Prophète apparaissant au milieu de son peuple, et sera immédiatement compris. Ce Jésus, adorateur assidu du Dieu unique et sans visage de Moïse et des Patriarches, ce Jésus subversif du système judaïque concernant la Loi et le Temple, seront eux aussi des thèmes de plus facile convergence avec le partenaire musulman. Celui-ci sera moins étonné si, à partir de ces descriptions, lui est montrée, en filigrane des textes, la découverte que firent peu à peu les disciples, puis la Communauté primitive sous l'influx de l'Esprit, d'un lien exceptionnel et mystérieux entre ce Prophète et le Dieu objet de son adoration. Un

lien si intime et si essentiel que, dès le premier jour de l'Eglise, il s'exprime dans l'affirmation majeure : "Jésus est Seigneur".

Il est normal que cet interlocuteur projette sur la personne de Jésus le schéma du Prophétisme que l'Islam lui enseigne. Au point où nous en sommes, les images diffèrent, et il sera nécessaire de mettre le doigt avec précision sur cette Différence. Question d'honnêteté et de courage. Mais il est loin d'être inutile, ce morceau de l'itinéraire que l'on a parcouru ensemble. Au Chrétien, il révèle la ferveur que la personne de Jésus suscite dans la foi de son ami : aucun Chrétien sincère ne peut lire sans émotion l'évocation symbolique qu'en donne le grand romancier égyptien Naguib Mahfoudh dans *Awlâd Hâretnâ*. Au Musulman, il ouvre un espace de compréhension et de communion autour de la personne de Jésus, espace qui lui eût été masqué par la réprobation inévitablement soulevée à l'annonce proclamée, ab initio, de la "divinité du Christ".

Mais c'est un grand moment du dialogue que celui où il devient possible de cerner la Différence en dehors de toute passion dialectique. Plus qu'un objet d'affrontement, elle devient le lieu d'un mystère : "Si Dieu avait voulu, Il vous aurait constitués en une Communauté unique. Mais Il veut vous éprouver en ce qu' Il vous a donné..." (Qur. 5, 48). Quand ce "moment de l'épreuve" est venu, l'homme prend conscience d'un appel qui lui est signifié. Ce ne saurait être l'heure du repli, mais celle de l'écoute intérieure.

On le sait, aux yeux du Musulman, Dieu ne peut permettre l'échec de son Envoyé, sous peine de laisser démentir sa mission. Le drame du Vendredi Saint est donc l'objet d'un scandale. Dans quelle mesure ce scandale peut-il être levé, quand, au terme de l'itinéraire d'une foi chrétienne, lui est montré le sens de la Résurrection par rapport à l'existence historique de Jésus de Nazareth, sa présence "spirituelle" aux membres de la Communauté primitive, dans la foi ? Seul, l'intéressé pourrait nous répondre. Mais il nous semble que toute l'épaisseur d'un affrontement peut être, par là, évitée.

Faut-il considérer la foi au Dieu-Trinité des Chrétiens comme une pierre d'achoppement entre les deux religions monothéistes ? On l'a longtemps pensé, et il est vrai qu'aujourd'hui encore, surtout dans les milieux peu cultivés, une grave objection demeure, contre les Chrétiens, accusés de trithéisme, ou, au mieux, d'"associer" à Dieu ce qui n'est pas Lui. On peut glisser ici sur les confusions qui ont été faites dans des ambiances polémiques du passé; d'ailleurs, le langage des Chrétiens n'y a pas toujours été indemne de responsabilités. Cette objection reste assez foncière et vive dans les masses pour qu'au récent Colloque de Tripoli, des théologiens chrétiens aient dû réclamer de la partie musulmane que soit enfin reconnue publiquement l'authenticité du monothéisme chrétien. Il ne manque pas cependant de Musulmans cultivés aux yeux de qui il n'y a pas de difficulté majeure : dépassant un problème de sensibilité très vive, ils ont su rejoindre la Similitude par-dessus la Différence...

Car il existe un très grand problème de sensibilité, que le Chrétien doit avoir bien compris et apprécié s'il veut entrer en dialogue. En effet, la proclamation de l'Unité divine (tawhîd) est à la fois le cœur et le moteur de l'Islam tout entier. Sa véhémence abrupte, inlassée, la fierté et le sentiment de plénitude qu'elle inspire, surprendront toujours l'étranger qui n'en a pas encore compris le rôle central, ni mesuré le dynamisme inspirateur. Le tawhîd a été, à l'origine, l'objet d'une expérience spirituelle bouleversante qui a mis sur orbite le fait musulman. Il faudrait évoquer ici la situation politique et socio-économique de l'Arabie antéislamique, montrer sa relation avec une médiocrité morale et spirituelle évidente : la saisie du monothéisme y a été le germe d'une révolution profonde. Mais, à travers le texte coranique indéfiniment relu et médité, chaque croyant refait et assume pour son compte la même expérience spirituelle avec ses conséquences. A travers elle, il prend conscience de communier à ce qui fait la grandeur et la force de l'Islam entier. En elle, sa vie entière, avec l'univers et son histoire, s'adosse désormais à une Transcendance souveraine, créatrice, qui leur confère à la fois leur consistance et leur signifie leur humilité. Par là, chaque être trouve sa place, les relations d'homme à homme et de l'homme avec Dieu sont définies, et tous les problèmes fondamentaux reçoivent leur solution.

Dès lors, on conçoit l'hésitation musulmane devant une réflexion de type trinitaire sur le mystère du Dieu Unique: Le Chrétien sollicité de dire sa foi devra, sur ce terrain, procéder comme pour l'Incarnation : en respectant les étapes d'une Révélation dont il n'est pas dispensé de suivre lui-même, et pour sa propre foi, le cheminement historique. Aller d'emblée aux systématisations théologiques, pour les raisons déjà dites, serait une erreur et une impasse.

Qu'il se remette à l'école de l'Evangile : contempler longuement avec Jésus sur la montagne, le Dieu sans visage de Moïse et des patriarches, Dieu unique : jamais, dans l'Evangile, le Christ ne

revient sur cet acquis définitif du Vieux Testament. Mais ensuite, à travers ses paroles et ses "signes" découvrir peu à peu la relation unique, la connaissance exceptionnelle, qui lui permettent de donner en toute vérité au Très-Haut le nom étonnant d'Abba. Faire, enfin, dans la Communauté l'expérience de l'Esprit promis puis envoyé par Jésus ressuscité, et qui, inlassablement, ramène les croyants au mystère du Dieu-Père. Reste, si l'on peut ainsi parler, au terme du périple, à retrouver l'Unité, enrichie, aux yeux de la foi, des Relations intimes qui, loin de l'énerver, la confirment en sa pureté.

Bien sûr, un tel itinéraire suppose, dans le parcours des textes et l'affrontement direct de la prière, un effort soutenu pour affiner en nous le sens du mystère. On aura à demander à une théologie négative exigeante de corriger ce que l'imagination ou le sentiment peuvent infliger de terrestre à l'intelligence de la foi. Non seulement l'authenticité chrétienne est à ce prix, mais aussi la possibilité d'une rencontre vraie avec la foi musulmane. Ne signalons ici que pour mémoire tant d'erreurs qui l'ont compromise : débauches de l'iconographie, imprécisions du langage. Autant de signes d'une insuffisance spirituelle, pour ne pas parler d'infidélités à la révélation trinitaire elle-même.

Un tel dialogue islamo-chrétien ne peut être qu'une longue, une très longue marche. Les siècles passés nous ont légué un bien lourd héritage d'incompréhensions, de luttes, de calomnies, de défiances. Mais il faut convenir aussi que le remède proposé, très exigeant, n'est pas une voie de facilité. Par ce qu'il réclame d'effort spirituel, toujours onéreux, d'intériorisation difficile, de remises en cause douloureuses. Par les patiences qui sont inhérentes à toute relation bilatérale : on va au rythme de l'Autre. Par ce qu'il demande, enfin, de connaissances indispensables à acquérir. Théologie, exégèse, histoire... On ne s'y improvise pas.

Mais Dieu nous parle par l'événement. Nous avons dit l'aspiration des hommes, aujourd'hui, vers une unité, un rapprochement que l'espèce humaine n'a encore jamais expérimenté tout au long de son histoire. Et cette tendance nouvelle apparaît au moment où ce qui justifiait les attitudes inverses disparaît. Les sphères où s'enfermaient les groupes humains se fissurent. Sécularisées, leurs institutions, leurs valeurs, cessent de se réclamer d'une seule foi, contre les autres. Autour de frontières devenues poreuses, les exclusives cèdent du terrain. Certes, ces évolutions sont et resteront terriblement ambiguës. Elles peuvent étouffer, dans l'indifférence, une foi que les apparences, trop souvent, ont semblé identifier aux intolérances, aux étroitesse du passé. Mais elles peuvent aussi, nous l'avons montré, l'éveiller à une tâche sans précédent où elle trouvera un stimulant incomparable. Cette lumière de foi que la collectivité ne peut plus ou ne veut plus communiquer à ses membres peut donc être ravivée sur une scène plus large où surgissent les questions nouvelles des temps nouveaux.

Ainsi, le problème de l'Islam est entré dans la conscience des Chrétiens de France avec les travailleurs immigrés, posant du même coup à leur foi une série de questions plus générales. Ce problème peut - c'est la pire des solutions - rester à la porte des consciences sous forme de refus égoïste : et c'est le racisme. Il peut aussi investir une foi demeurée infantile : et ce sera ou l'indifférentisme par impuissance, ou le fanatisme par étroitesse d'esprit. Qui fera le décompte des questions restées sans réponse, des équivoques ou des erreurs (graves) dont la constellation tourne autour d'une expression comme "la vraie religion..." , laisser sans réponse sérieuse cette interrogation des temps nouveaux serait une défaite de la foi.

L'Eglise de France, pour prendre son exemple, ne peut donc plus se dispenser d'une catéchèse qui y prépare ses fidèles. A tous les âges : les enfants affrontés à la mixité religieuse dès la maternelle, vivant, eux aussi, les nécessités du dialogue. Le nomadisme des techniciens -- partis avec femme et enfants -envoie des coopérants de Bagdad à Casablanca, d'Alger à Dakar. Ils n'y vivront pas sans problèmes, et n'en reviendront pas tels qu'ils étaient partis. C'est la révélation d'un univers religieux non-chrétien, comme pour ceux (travailleurs, étudiants, stagiaires) qui font le voyage en sens inverse : révélation, pour eux, d'un univers non-musulman. A travers leur expérience, que de découvertes sembleront contredire les affirmations que leur milieu d'origine leur faisait entendre au nom de la foi ! Mais, dans un sens ou dans l'autre, les périls et les chances sont les mêmes, bien que, le point de départ étant différent, les manifestations n'en soient pas toujours identiques.

Avant tout, s'impose une bonne théologie de la situation à reconnaître aux autres religions à l'intérieur d'un dessein de salut de Dieu. Tout dépendra de là : la manière d'en aborder les représentants, surtout la mentalité profonde qui inspirera, auprès d'eux, les gestes extérieurs et intérieurs d'un croyant soucieux de vivre selon la logique de sa foi : "J'étais étranger et vous m'avez accueilli..." (Matth. 25, 35). Le Concile de Vatican II en a défini l'esprit et donné les prémisses.

Mais on conçoit aussi quel effort d'acculturation, surtout religieuse, est indispensable pour de telles relations. On peut fréquenter un Musulman sans savoir ce qu'est le Mu'tazilisme, mais il sera

toujours impossible de dialoguer avec lui dans la foi si on ignore ce qu'est pour lui le Coran. Et vice-versa : il n'en va pas autrement pour un Musulman, qui, abordant un ami chrétien, ne se douterait pas de ce qu'est le Jésus des Evangiles. Que de naïvetés, sur ce terrain, nourrissent l'équivoque, entretiennent les malentendus, stérilisant les meilleures volontés ! L'imagination, la sensibilité sont ici impuissantes : une culture religieuse, une expérience spirituelle sont ce qu'elles sont. Il faut savoir pour comprendre. Il ne suffira jamais d'essayer de prier ensemble pour que soit noué un vrai dialogue, pour que l'on avance dans une authentique communion.

Ne réduisons pas pour autant les faits de vrai dialogue aux seuls entretiens d'intellectuels hautement qualifiés, ni même de croyants avancés jusqu'aux sommets de l'"émulation spirituelle". Il y a des dialogues qui tiennent en très peu de mots, et ces mots peuvent être fort simples, là où est trouvée l'attitude authentique, celle qui met deux êtres ensemble devant Dieu, sous le rayonnement du Regard qui voit l'intime (Matth. 6, 6).

Mais nous croyons à la très grande puissance de l'Esprit qui passe à travers de telles réussites. Les mauvaises relations entre le monde musulman et le monde chrétien ont assombri l'histoire des hommes pendant de longs siècles. Et voici que la main de Dieu leur offre aujourd'hui le moyen de retourner cet échec en source de lumière et d'amour.

Jean-Gabriel MAGNIN
Professeur à l'Institut Pontifical
des Etudes Arabes (Rome)

NOTES

1. Ainsi dans Vivant Univers (14, chaussée de Charleroi, 5000 Namur - Belgique), n° 305, juillet-août 1976, pp. 32 à 48 (R. Caspar).
2. B. Sesbouë, Le mouvement de la christologie, dans Etudes, août-septembre 1975 et février 1976.

